

ROQUEBRUNE-SUR-ARGENS S'INITIE AU GRAFF'

Le village accueille sa première édition du Festival du Graff' intitulé Spray Roc ces 21 et 22 mai. Sept street-artists et un conférencier sont conviés pour faire découvrir ce courant artistique auprès du grand public. Un week-end coloré et organisé par le comité des fêtes autour de la peinture, de l'échange et de la découverte.

— Eloïse Esmingeaud et Axel Vaquero | Photos: E.E, A.A, JSK, C.G.

LUMIÈRE SUR LE TRAVAIL DE STREET-ARTIST

Quelques sprays de graffiti vont rythmer ce week-end festif. Des sprays qui s'annoncent comme un **coup de fraîcheur ou une pincée de modernité dans le village médiéval de Roquebrune-sur-Argens**. « C'est un vrai contraste de retrouver cet art urbain ici. Je pense que c'est intéressant, ça peut ôter des barrières, ou faire tomber des stéréotypes sur le mouvement street art », avance **Abes Aserb**, artiste urbain ou « motaliste », comme il aime se définir. Son acolyte, **Julien Morel**, street artiste autodidacte ajoute : « On voulait amener cette mouvance dans le village et la faire découvrir aux Roquebrunois. » C'est Abes, celui qui aime jouer avec les mots qui ouvre les festivités. Il dispense un atelier initiation auprès des plus jeunes dès 10h. « Ils vont pouvoir écrire leur prénom sur une toile et à partir de tout cet amas de tags, je réaliserai un lettrage en graffiti avec comme fond les signatures de tous les gamins qui seront passés pendant l'initiation », explique-t-il, avant de poursuivre, « j'aime bien transmettre cette notion-là de travail collectif, ce sont les enfants qui vont donner cette œuvre. » L'idée d'un festival émerge dans la tête de **Robert Morel**, l'artiste peintre incontournable de la place Perrin, fin 2021. Avec sa casquette de président du comité des fêtes de la ville, il veut proposer « une nouvelle animation pour attirer un nouveau public ». L'occasion donc pour sept street artists, dont cinq de la région, aux sensibilités diverses de se réunir pour faire connaître leur manière d'approcher le graffiti : **Abes Aserb, ALOKone, Jérémy Besset, Julien Morel, La P'tite d'âme, Think Aimer, Twomore**.

Le premier jour est consacré à la **performance sur toile des artistes**. Ils ont de 10h à 18h pour réaliser en direct une œuvre d'1x1 m. Elles seront mises en vente le soir, lors d'un **vernissage dans la chapelle Saint-Michel**. Le dimanche est dédié à la réalisation d'une seconde œuvre, mais cette fois-ci sur **une surface en bois de 2x2 m**. Abes Aserb confie qu'il réalisera « un lettrage écrit en forme géométrique ». Les artistes verront le résultat exposé durablement au village. **Christian Gerini**, professeur et chercheur, vient apporter son expertise samedi soir sur l'histoire du graffiti dans le cadre d'une conférence. À la tête de l'association **Nouvelles Mémoires**, il est présent tout le week-end pour la représenter. « On aide sur la mise en valeur du travail des artistes et du patrimoine notamment celui qui concerne le graffiti... » La mise en valeur du travail artistique est aussi prévue au cours de la soirée, avec la **projection d'un clip intitulé Éraflures**. Un projet rap écrit par Abes Aserb qui réunit un collectif d'artistes et qui « mélange les différentes formes d'expression du street-art, il y a du 'land art' (ndlr : tendance appartenant à l'art contemporain qui utilise la nature et ce qu'elle offre), de la craie, du graffiti. » Une démarche perçue comme un moyen de démontrer que « les artistes ne sont pas forcément obligés de passer par un institut pour qu'ils se regroupent et fassent des choses sans but lucratif. » Une **première édition que tous espèrent ne pas être la dernière**, « il faudrait que ça soit reconduit avec la même formule, rien de prétentieux, car il s'agit d'un petit village mais un événement qui puisse attirer du monde », conclut Abes Aserb.

TROIS QUESTIONS À CHRISTIAN GUÉRINI

Maître de conférences en philosophie et histoire des sciences et des techniques, passionné d'art actuel et d'art brut

/ D'où vient le street-art ?

L'expression **street art** a été inventée en 1983. En réalité, il a débuté dans les années 1960. Comme cet art a commencé à être exposé dans **certaines galeries à New York**, il a fallu lui donner un nom plus propre. C'est celui de **street art** qui a été choisi. Ce qui se faisait sur les murs à l'époque, c'étaient les « **blazes** », c'est-à-dire les **signatures** et ensuite différents styles ont émergé, notamment le **bubble style**, le **wild style**.

/ Qu'est-ce que cet art reflète de notre société ?

Il y a une volonté, à l'origine, des artistes de **vouloir faire vivre leur blaze**. Dans les cités, dans les grandes villes, les jeunes avaient l'impression de ne pas exister. **Pour exister, ils graffiaient leur nom**. C'est aussi un art porteur de messages à la fois **politiques et personnels**. Ce sont parfois des messages tristes qui en disent long sur le vécu de ces jeunes. C'est ce que l'on appelle de l'**art brut**. Ils viennent et ils balancent sur un mur ce qu'ils ont au fond d'eux.

/ Pourquoi est-ce important de mettre la lumière sur cet art ?

Aujourd'hui, ce que l'on voit dans les villes, c'est devenu du **muralisme**, de la belle décoration de mur. Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir **ce qu'ils font quand ils sont entre eux**. Je les suis dans des lieux durbex. C'est dans ce genre de circonstances que j'ai vu les plus belles œuvres. Lorsque les artistes sont ensemble, ils se lâchent, il y a une **émulation**. C'est important de mettre la lumière sur cet art parce qu'il témoigne sur les murs d'une époque et d'un ressenti.



Robert Morel

